

reau du poignard à Hugh Morrison, vous autres des basses-terres, vous ne faites pas grand cas de ces prédictions. Gardez-moi mon poignard. Je ne puis vous le donner, parce qu'il a appartenu à mon père ; mais votre troupeau suit le mien, et je consens à ce que mon arme reste entre vos mains, et non dans les miennes. Cela suffira-t-il, ma tante ?

— Il le faut bien, dit la vieille, c'est-à-dire si votre ami des basses-terres est assez fou pour se charger de ce poignard.

Le robuste habitant de l'ouest se mit à rires aux éclats.

— Bonne femme, dit-il, je suis Hugh Morrison de Glanse, descendu des Manly Morrison du vieux temps, qui jamais dans leur vie ne se sont servis contre un homme d'une arme aussi courte. Et ils n'en avaient pas besoin ; ils avaient leurs épées, et moi, j'ai cette petite baguette, montrant un bâton énorme, pour me défendre de l'autre côté de la frontière, et je laisse le poignard à John des Highlands. Ne secouez pas l'oreille, messieurs des montagnes, et vous surtout, Robin. Je garderai le poignard, si vous avez peur du conte de la vieille sorcière, et je vous le rendrai quand vous en aurez besoin.

Une partie du discours de Hugh Morrison n'était pas tout à fait du goût de Robin ; mais il avait acquis dans ses voyages plus de patience que n'en comportait peut-être son caractère montagnard, et il accepta l'offre de service du descendant des Manly Morrison, sans offenser de la manière peu flatteuse dont elle était faite.

Robin mit son troupeau en marche, et fit un signe d'adieu à tous ceux qu'il laissait derrière lui. Il était d'autant plus pressé, qu'il comptait rejoindre à Falkirk un camarade et un compagnon de métier, avec lequel il se proposait de voyager en compagnie.

Cet ami de Robin, était un jeune Anglais, nommé Harry Wakefield, bien connu dans tous les marchés du nord, et, dans sa classe, aussi renommé et distingué que notre bouvier montagnard. Il avait près de six pieds, et était assez bien taillé pour tenir sa place, soit dans un défi à coups de poings à Smithfield, soit dans un combat à la lutte ; quoiqu'il eût quelquefois trouvé ses maîtres, peut-être, parmi les professeurs réguliers de l'art du pugilat, il était capable, dans une rencontre, de mettre à la raison tout autre amateur.

Il serait difficile de dire comment avait commencé cette intimité entre Harry Wakefield et Robin Oig ; mais il est certain qu'il s'était formé entre eux une liaison étroite, quoiqu'ils eussent en apparence peu de sujets communs de conversation ou d'intérêt, aussitôt qu'ils cessaient de s'entretenir de leurs bœufs ; car Robin Oig parlait l'anglais assez imparfaitement sur tout autre sujet que ses bestiaux, et Harry Wakefield, avec son accent du comté d'York, n'avait jamais pu parvenir à prononcer un seul mot en langue gaélique.

II

Nos deux amis avaient traversé avec leur cordialité ordinaire les vertes plaines du Liddesdale, et passé la partie opposée du Cumberland emphatiquement appelés Désert. On ne pouvait donc obtenir des pâtures que difficilement et à des prix élevés. Cette nécessité occasionna une séparation temporaire entre les deux amis ; chacun d'eux alla faire son marché comme il le pourrait, et pourvoir séparément aux besoins de

son troupeau. Malheureusement il arriva que tous deux, à l'insu l'un de l'autre, songèrent à s'arranger, pour le terrain dont ils avaient besoin, sur la propriété d'un gentilhomme campagnard assez riche, dont les terres étaient dans le voisinage. Le bouvier anglais s'adressa au bailli du domaine, qu'il connaissait. Il trouva que notre gentillâtre du Cumberland, qui avait quelques soupçons sur l'honnêteté de son intendant, prenait alors ses mesures pour s'assurer jusqu'à quel point ils étaient bien fondés, et avait prié que toutes les demandes qu'on ferait au sujet de ses terres encloses, dans le but de les occuper temporairement, lui fussent renvoyées à lui-même. Cependant, comme M. Treby était allé la veille faire un voyage de quelques milles vers le nord, le bailli prit sur lui de considérer la restriction mise à ses pleins pouvoirs comme levée pendant le temps de son absence, et conclut qu'il ne pouvait mieux consulter les intérêts de son maître et peut-être les siens propres qu'en faisant un arrangement avec Harry Wakefield. Cependant, ignorant ce que faisait son camarade, Robin Oig, de son côté, rencontra par hasard sur la route un petit homme de bonne mine, monté sur un poney dont la queue et les oreilles étaient artistement coupées suivant la mode de cette époque, et portant lui-même une calotte de peau bien serrée et de longs éperons brillants. Ce cavalier commença par faire une ou deux questions sur les marchés et le prix des bestiaux. L'Écossais, voyant en lui un homme plein de civilité et de jugement, prit la liberté de lui demander s'il ne pourrait pas lui indiquer quelque paturage à louer dans le voisinage, pour y placer temporairement son troupeau. Il ne pouvait s'adresser à quelqu'un plus capable de lui répondre. Le cavalier était précisément le propriétaire avec le bailli duquel Harry Wakefield s'était arrangé, ou était en train de s'arranger.

— Tu as du bonheur de n'avoir parlé mon brave Highlander, dit M. Treby ; car je crois que tes bestiaux ont fait une bonne journée, et j'ai à ma disposition le seul champ qui soit à louer à trois milles à la ronde.

— Mon troupeau peut encore très bien faire deux, trois ou quatre milles, répondit le prudent Écossais ; mais que demanderait Votre Honneur par tête de bétail, si je voulais prendre le pare pour deux ou trois jours ?

— Nous nous arrangerons, Sawney, si tu veux me vendre à un prix raisonnable six de tes bœufs pour les engraisser cet hiver.

— Et lesquels Votre Honneur voudrait-il avoir ?

— Les deux noirs, le brun foncé, celui qui n'a pas de cornes, cet autre à poil rouge, et celui dont les cornes sont torses : combien par tête ?

— Ah ! dit Robin, Votre Honneur est un connaisseur, un vrai connaisseur. Je n'aurais pas mieux choisi les six meilleurs moi-même, qui les connais comme si c'étaient mes enfants, pauvres bêtes !

— Eh bien, combien par tête, Sawney ? continua M. Treby.

— Les prix ont été bien élevés à la foire de Doune et à celle de Falkirk, répondit Robin.

Et la conversation continua ainsi, jusqu'à ce qu'ils fussent convenus du juste prix des six bœufs, l'acheteur accordant en sus de ce prix l'usage temporaire de son champ pour tout le troupeau, et Robin faisant à son avis, un très bon marché